

"ENSEMBLE VIDE"¹

Etienne OLDENHOVE

(107) Pourquoi ce concept de l'ensemble vide ? D'abord parce que l'année dernière, je l'ai rencontré dans ma lecture des séminaires de **Lacan** "*Ou pire*" et "*Le savoir du psychanalyste*". Ce concept m'a spécialement intéressé parce qu'au premier abord, je n'en voyais pas du tout l'intérêt.

Premier étonnement quand on commence la lecture d'un livre d'introduction à la théorie des ensembles, c'est que l'on vous demande de vous contenter d'une "*idée intuitive de la notion d'ensemble*" en ajoutant qu'il s'agit là d'une "*notion primitive de la mathématique*" (1). Cette idée intuitive, c'est celle que nous avons tous, à savoir l'idée d'une collection, d'un groupement, d'un rassemblement d'objets. C'est l'idée intuitive que nous nous faisons par exemple du corps ou d'une institution. (108)

Un ensemble vide est un ensemble E qui ne possède aucun élément. On écrit: $E = \emptyset$ (\emptyset se lit "*ensemble vide*").

L'ensemble vide est unique. Il s'agit là d'un axiome. Rappelons succinctement quelques-unes de ses propriétés :

- L'ensemble vide est un sous-ensemble de tout ensemble E : $\emptyset \subset E$ (on lit : Ensemble vide inclus dans E).

- L'ensemble vide joue, pour l'intersection, le même rôle que zéro pour la multiplication dans l'ensemble R des nombres réels où l'on a $x \cdot 0 = 0$, si $x \in R$. L'intersection de n'importe quel ensemble A avec l'ensemble vide est toujours vide: $A \cap \emptyset = \emptyset$ (\cap est le symbole de l'intersection).

Deux ensembles non vides A et B peuvent avoir une intersection vide. S'il en est ainsi, on dit que A et B sont deux ensembles disjoints.



- Pour la réunion de deux ensembles, on dit que l'ensemble vide est un élément neutre, propriété analogue à celle du 1 pour la multiplication dans l'ensemble R des nombres réels où l'on a

¹ Retranscription d'un exposé fait à Spy, dans le cadre de la journée du 10ème anniversaire du Centre de Psychiatrie infantile, Les Goélands, NAMUR, le 10 octobre 1987. Il a été laissé à cet exposé son caractère de présentation orale.

$x.1 = x$ si $x \subset R$. On écrira donc: $A \cup \emptyset = A$ (\cup est le symbole de réunion).

- On peut définir l'ensemble vide d'une façon plus stricte par la différence de deux ensembles. On écrira alors: $\emptyset = E - E$.

La différence d'un ensemble A par un ensemble B est l'ensemble des éléments de A qui n'appartiennent pas à B et on la note: $A - B$ ou A / B .

$E - E$ est donc l'ensemble des éléments de l'ensemble E qui n'appartiennent pas à l'ensemble E.

- Dernière propriété que je signalerai et qui peut paraître plus paradoxale, c'est que l'ensemble des parties d'un ensemble E ($\beta \cdot (E)$) n'est jamais vide. Et ceci reste vrai en particulier si E est l'ensemble vide. Dans ce cas, l'ensemble vide est le seul sous-ensemble de l'ensemble $E = \emptyset$.

(109)Voilà, je m'arrêterai à ces quelques petites indications pour ce qu'il en est de certaines propriétés mathématiques de l'ensemble vide. Je signale l'importance historique de ce concept d'ensemble vide puisque le logicien **Gottlob Frege** a montré comment les nombres entiers naturels peuvent être construits à partir de l'ensemble vide, à l'aide des opérations de la théorie des ensembles (2).

Pour vous dire la révolution que cela a constitué, je vous citerai ce que disait le mathématicien **Kronecker** peu avant cette découverte: "*Les nombres entiers ont été faits par le bon Dieu, tous les autres (c'est-à-dire les nombres négatifs, rationnels, réels, complexes...) sont de fabrication humaine*". (3)

Qu'est-ce que je retiens, actuellement, de ce concept d'ensemble vide et qui me paraît éminemment éclairant dans ma pratique. Et bien, j'en retiens que c'est un ensemble qui est différent de tous les autres ensembles puisque c'est le seul qui ne contient aucun élément. Je dirais donc qu'il est en position d'exclusion interne par rapport à tous les autres ensembles. Exclusion parce qu'il est différent de tous les autres ensembles, interne parce que c'est un ensemble.

Il est, pour ceux qui connaissent le quadrant de **Peirce**, à la même place que le secteur supérieur droit, ce secteur vide, ce secteur qui est celui du sujet et dont l'exclusion seule fonde vraiment l'universelle affirmative ("*Pas possible que pas de mamme*") (4). Il est donc à la base, me semble-t-il, d'une logique de l'exclusion interne seule logique permettant de prendre en compte non seulement la dimension de l'énoncé mais aussi celle de l'énonciation.

L'ensemble vide n'est pas le néant. Il est l'inscription de l'inexistence, ce qui est tout à fait différent. Il est le comptage de la différence et fonde ainsi le UN. "*Le UN est le signifiant de l'inexistence*" (110)dit Lacan dans "*Ou pire*" (5).

J'ai un peu situé l'horizon de ce concept d'ensemble vide dans mes lectures. maintenant, je vais essayer de vous dire ce à quoi cela me rend attentif dans ma pratique.

Commençons par l'institution. Je crois que l'institution n'est rien d'autre que la nécessité de l'inscription. L'institution, c'est le lieu de l'inscription. "*L'homme habite en poète*", a dit **Hölderlin** (6). L'habitation pour l'homme est inscription. L'institution, c'est l'inscription de différences. On pourrait même dire que c'est l'inscription de la différence. "*Le ressort de la théorie des ensembles*, nous dit **Lacan** dans "*Ou pire*", *tient tout entier à ce que le UN qu'il y a de l'ensemble est distinct de l'UN de l'élément. La notion de l'ensemble repose sur ceci qu'il y a ensemble même avec un seul élément*" (7).

Mais pour revenir à cette notion d'inscription de la différence, il ne s'agit pas d'une différence par rapport à un autre, si je puis dire. Il s'agit d'une auto-différence pour employer un néologisme.. Qu'est-ce que cela veut dire concrètement ? Pour moi, cela signifie par exemple, les cinq choses suivantes:

- Premièrement, la psychiatrie a à se situer par rapport à la médecine (et donc, par exemple, ici, par rapport à la pédiatrie) non pas en excluant la médecine, ni en se laissant éliminer par la

médecine, mais bien en trouvant sa référence propre (ou sa différence propre, si vous voulez). La psychiatrie n'a aucunement à se situer comme la parente pauvre du reste de la médecine. Vous connaissez tous ce mécanisme devenu très commun où la psychiatrie ne trouve sa place en médecine que comme rebut d'une filière médicale. On fait 36 examens qui s'avèrent non concluants et à l'issue de ceux-ci, on tolère que la psychiatrie s'occupe de ce qui n'a pas trouvé sa place en médecine. Je pense, au contraire, que la psychiatrie peut parfaitement faire des diagnostics que je qualifie de (111)"positifs" (par opposition aux diagnostics par élimination) et trouver son assise dans le champ qui est le sien, c'est-à-dire les effets de la contamination de l'homme par le langage.

- Deuxièmement, une institution (par exemple une institution psychanalytique - je veux dire d'analystes) ne peut trouver son fondement que par rapport à elle-même et non par rapport à une autre (ou à un autre).

- Troisièmement, il n'y a pas de sujet collectif en institution. Chacun y est seul, chacun a à y être "seul avec les autres", selon l'excellente expression de **J-P. Lebrun**. Cela n'a donc rien à voir avec la solitude du misanthrope ou celle de l'individualiste qui s'imaginerait être seul du fait de ne pas être avec les autres ou d'être "contre" les autres. Chacun a à y être élément de l'ensemble, mais aussi ensemble (au sens évoqué plus haut de la théorie des ensembles). C'est dire que l'institution passe par chacun totalement et non partiellement. Une autre façon de le dire serait la suivante: la direction de l'institution est l'affaire non de tous, mais de chacun.

- Quatrièmement, un analyste ne peut travailler comme analyste dans une institution psychiatrique ou dans une institution officielle, publique qui s'occupe des problèmes dits de santé mentale. Il ne pourra y faire un travail analytique qu'en assumant une autre fonction (par exemple, celle de psychothérapeute individuel, ou celle de psychologue ou celle de directeur, ou celle d'éducateur, ou celle de psychiatre,...) et en ouvrant celle-ci. Il ne pourra y travailler, y faire un travail analytique que du lieu d'une responsabilité officielle. ce qu'il y aura d'analytique dans son travail, ne peut être que de l'ordre d'une exclusion interne par rapport à l'institution.

- Cinquièmement et dernièrement en ce qui concerne le corps institutionnel, je me permets d'y aller de mon petit couplet sur le thème fort à la mode, semble-t-il, du bouc émissaire. Ce que je veux en dire, c'est que le bouc émissaire tel qu'on l'entend habituellement, c'est-à-dire (112)une personne exclue d'une communauté et fondant, par là-même, celle-ci, est un phénomène dont je ne peux nier l'existence mais dont il me faut affirmer toute la stérilité (si ce n'est à fonder tout ce qui est de l'ordre de la religion, ou du patriotisme, ou de ces choses-là). Autrement dit, le bouc émissaire ne peut être source de production que s'il est exclu à l'intérieur d'une institution, c'est-à-dire que s'il y reste. Et je vais essayer de vous dire ici de façon un peu plus précise ce que je pense de la fonction du père. Cette fonction du père, elle est inscrite dans le tableau de la sexuaction dans la formule

$\exists x \in \Phi x$, c'est-à-dire "Il en existe au moins un qui dit non à la fonction phallique".

Je pense que cette formule écrit à la fois ce qu'il en est du père imaginaire et ce qu'il en est du père symbolique. Elle écrit les deux à la fois si l'on distingue le sens et la dénotation d'une expression descriptive (comme nous y invite le logicien **Frege**). Une expression descriptive peut avoir un sens, mais pas de dénotation, par exemple, "*la plus petite fraction*". Cette expression a un sens sans qu'il existe d'objet à quoi elle se réfère, car on peut démontrer que pour toute fraction donnée, il en existe une plus petite, de sorte que cette expression ("*la plus petite fraction*") ne se réfère à rien (8).

Si l'on revient à la formule $\exists x \in \Phi x$, elle inscrit ce qu'il en est du Père Imaginaire (c'est-à-dire qu père exceptionnel, par exemple du père de la horde primitive) du côté du sens, et elle inscrit ce qu'il en est du Père Symbolique du côté de la dénotation, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de père, qu'il n'y a là que la nécessité d'une supposition.

Pour dire les choses autrement, la fonction du Père Symbolique est d'abandonner ses enfants

(c'est ce que le Christ découvre peu avant sa mort, lorsqu'il crie: "*Eli, Eli, lama sabachtani ?*", c'est-à-dire: "*Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?*" (9) Le Père (113) symbolique ne peut qu'abandonner ses enfants puisqu'il n'est pas, puisqu'il ne parlera jamais.

Par contre, la fonction du Père Imaginaire est, au contraire, de veiller sur ses enfants, de les diriger, de donner sens à leur vie et à la paternité.

Qu'en est-il du Père réel ? On en parle plus rarement. Le Père réel n'est pas inscrit dans cette formule $\exists x = \phi x$ mais il a à passer par cette formule. Pour moi, le Père réel, c'est celui que l'on rencontre, c'est celui sur lequel on bute. Souvent, évidemment, c'est le papa de la réalité que l'on rencontre là, en premier lieu. Mais rapidement, c'est quantité d'autres personnes qui peuvent remplir cette fonction, et ce, indépendamment du sexe anatomique.

Pour moi, le Père réel est à la croisée des chemins du Père symbolique qui abandonne et du Père imaginaire qui pérennise. Il n'est ni l'un ni l'autre même si l'on peut le voir s'identifier préférentiellement à l'un ou à l'autre, par exemple sous la forme du despote ou sous celle de l'analyste mutique. Il est représenté par le signifiant Père Imaginaire pour le signifiant Père Symbolique ou inversement. Ce serait donc le sujet de ces signifiants.

Ce père réel, je l'appellerais volontiers "*peréthique*". Je syncope là deux mots pour indiquer que c'est un lieu où la syncope se produit fréquemment... et il y a de quoi. Mais aussi pour que ce père éthique, expression évidemment grandiloquente, entraîne dans son sillage le signifiant "*hérétique*".

Ce détour pour dire que chacun dans l'institution a à passer et repasser par ce lieu, ce lieu du bouc émissaire exclu à l'intérieur de l'institution.

J'en viens maintenant à l'autre corps, à celui qui ne serait pas institutionnel (mais qui ne l'est peut-être pas si peu que cela), je veux dire notre corps, ce sacré vieux farceur qui ne nous fait pas toujours rigoler. Je l'aborderai par le biais du corps de l'enfant autiste en (114) vous disant que ce que j'y rencontre, entre autres mais de façon privilégiée, c'est le regard et ce, sous une forme paradoxale parce que le plus souvent, il y a absence de regard ou vide du regard - ce qui ne rend le regard que plus présent - et parfois, il y a un regard d'une telle intensité qu'il est insoutenable, qu'on bute dessus. Alors que dans la vie des névrosés, le regard a toute son importance mais le plus souvent, il y est plutôt masqué ou voilé ou tiède ou éteint.

Que puis-je dire de ce regard de l'autiste qui revient comme du symbolique dans le réel, soit comme un trou, soit comme un trop plein ? Je ne sais pas trop bien. Il y a autre chose qui est frappant dans l'autisme, c'est que parfois la parole, une parole surgit quand cette dimension du regard est complètement éliminée, par exemple dans l'obscurité. Comme si regard et parole s'excluaient dans l'autisme.

Qu'est-ce que le regard en fin de compte ?

Les animaux sauvages et la plupart des animaux domestiques (mais pas tous les animaux domestiques parce que là, les choses se compliquent) regardent-ils ? A mon avis, non. On peut dire qu'ils regardent, mais cela sera une simple analogie. Les animaux sauvages voient, guettent, scrutent, mais ne regardent pas. Car quand on regarde - au sens fort de ce terme - et bien, justement, on ne voit plus ce que l'on regarde. Songeons, par exemple, au regard que l'on peut poser sur une œuvre d'art... ou au regard qui est une œuvre d'art dans le domaine des arts plastiques.

Je me dis alors que le regard d'une mère sur son enfant est une non vue du corps de cet enfant, c'est quelque chose qui négative le corps de l'enfant, c'est un "*pas de corps*". Ce regard-là ne peut être qu'un regard d'angoisse, un regard qui ouvre un gouffre, un trou dans lequel l'enfant est précipité. Mais ce regard d'angoisse est aussi celui qui vient arrimer l'enfant dans la dimension symbolique. En termes logiques, ce regard creuse le trou (115) de la variable dans une fonction propositionnelle.

Le Nom-du-père ne peut être transmis que dans l'angoisse.

Quand une mère regarde son enfant, elle ne le voit plus, elle voit autre chose, et le happe dans cette inconnue. C'est là, à mon avis, le stade du miroir au sens propre. Ce que l'on décrit comme expérience psychologique par rapport à un miroir réel et débutant à l'âge de 6 mois environ,

s'est déjà joué auparavant au niveau du regard de la mère, comme l'indique **Winnicott** dans son article "*Le rôle de miroir, de la mère et de la famille dans le développement de l'enfant*" (10).

Or, le sentiment que j'ai après quelques années de travail ici et donc après avoir essayé d'entendre ce que me disaient les mères de ces enfants autistes, c'est que jamais elles n'ont vécu ce moment d'angoisse, ce regard angoissé sur leur enfant. Ce n'est pas qu'il n'y ait pas eu regard, mais plutôt que ce regard ait été d'emblée saturé comme peut l'être la variable d'une fonction propositionnelle transformant ainsi celle-ci en proposition. J'ai toujours eu le sentiment avec ces mères - névrotiques par ailleurs - que leur enfant était pour elles à une place trop précise à un niveau inconscient et elles, à une place trop précise pour l'enfant, par exemple, celle de "*Souffre-Douleur*".

Je ne m'attarderai pas plus sur cette question. Ce qui m'intéresse, c'est là où ça coince dans notre travail quotidien avec des enfants autistes. Car j'ai l'impression qu nous aussi, nous donnons trop vite corps au corps de ces enfants, par exemple par notre regard ou plutôt par le défaut de notre regard. Mais cela peut se produire d'autres façon, par exemple par les significations ou les identifications que nous plaquerions sur eux. Cela me paraît un peu la limite actuelle de notre travail et la gageure à laquelle nous sommes confrontés: comment parvenir à se rouvrir, par exemple, à ce regard angoissant, à ce moment d'angoisse qui pourrait être enfin constitutif d'un sujet désirant ? Ce donner à voir de l'enfant autiste, ce donner presque purement à voir, n'est-il pas une sorte de répétition inlassable d'un appel à un autre regard, une façon de dire l'absence de regard qui a été porté sur eux ?

Je terminerai mon propos en vous faisant part d'un petit fait clinique dont nous avons parlé récemment dans une de nos réunions de travail. Il s'agit d'une enfant autiste, mutique, qui n'arrête pas de s'exposer aux coups des autres enfants, qui les suscite même continuellement et ne s'en plaint d'aucune façon - au contraire - si ce n'est à une exception près: c'est qu'elle crie, elle appelle uniquement lorsque la frappe un autre enfant psychotique et ce, uniquement à nouveau lorsque cet enfant est manifestement angoissé et non lorsqu'il en jouit tout simplement. Ce fait avait retenu mon attention et je vous l'adresse comme question.

Notes

(1) *La théorie des ensembles*, **Alain Bouvier**, P.U.F., Coll. "*Que sais-je ?*"

(2) *L'univers mathématique*, **Ph. J. Davis** et **R. Hersh**, Gauthier-Villars, p. 321.

et :

Les fondements de l'arithmétique, **G. Frege**, Seuil.

(3) *Les mathématiques*, Dictionnaire du savoir moderne, RETZ-CEPL, p. 256.

(4) *L'identification*, Séminaire, (séance du 17/1/62) (séance du 1/3/62), **J. Lacan**,

L'acte analytique, Séminaire (séance du 7.2.68), **J. Lacan**

(5) *Ou pire*, Séminaire (séance du 19.1.72), **J. Lacan**

- (6) *Poèmes*, **Hölderlin** et :
Essais et conférences, **Heidegger**, Gallimard, p. 224.
- (7) *Ou pire*, Séminaire, (séance du 19.4.72), **J. Lacan**
- (8) *La logique et son histoire*, **R. Blanche**, Armand Collin, Coll. U, p. 319.
- (9) *Matthieu*, XXVII, 46.
- (10) *Jeu et réalité*, **D. W. Winnicott**, Gallimard, p. 153.